

Pour l'exemple

Le contraste avec la journée d'hier est saisissant, presque irréel. Le vacarme a laissé la place à un silence de mort, le sifflement de la mitraille aux murmures timides et discrets de chacun de nous.

Notre puanteur quant à elle, n'a pas changé, elle est même peut-être accentuée par ceux qui ont chié dans leurs pantalons, et ceux qui ont reçu les entrailles de leur binôme qui se décomposent sur leur uniforme. Puanteur amplifiée du fait que nous sommes enfermés depuis hier soir. Nous puons la mort à plein nez.

Mes bandes molletières sont encore trempées, humectées d'un mélange de terre et de sang, sorte de bouillasse morbide qui ne sèche pas. Je n'ai pas retiré mes brodequins depuis presque un mois, je ne sais pas si mes pieds sont encore là, entiers, ou s'ils ont pourri dans mes chaussures ?

Taillandier a dû se faire aider par Lafarge pour retirer ses chaussettes qui s'étaient incrustées dans la chair de ses pieds, il a poussé une sorte de gémissement sourd presque imperceptible à chaque fois que la pince à épiler de Lafarge retirait une fibre de laine.

Nous sommes tous crasseux, certains arborent des pansements et bandages improvisés façonnés avec ce que l'on a trouvé dans la grange qui nous sert de geôle, des vieux tissus, un tablier de jardinage.

J'ai eu de la chance, je n'ai jamais été blessé. Ni mon frère d'ailleurs ; malgré cela le cœur n'y est pas. Mon frère est accablé, il fait les cent pas en attendant son heure. Les gars de la compagnie lui ont confectionné un rasoir pour qu'il soit impeccable, on lui a même donné les éléments les plus

propres de nos uniformes pour qu'il soit le plus présentable possible.

Je ne comprends pas vraiment ce qui nous arrive, la guerre fait rage, nous nous sommes pourtant battus comme des beaux diables, mais visiblement cela n'a pas suffi aux généraux qui nous commandent.

Hier nous avons perdu la cote 122, nous avons capitulé, nous avons reculé devant l'ennemi.

Le seul fait d'être encore vivants, prouve aux yeux de nos stratèges que nous sommes des lâches : « Désertion devant l'ennemi » ont-ils conclu.

Je ne sais pas si nos stratèges ont un jour crotté leurs bottes cirées au front dans les tranchées. Dans ces sillons sans fin, boueux et inhospitaliers qui ont englouti, comme un énorme estomac, tant d'hommes dans la force de l'âge. Non je ne suis pas sûr.

Je n'ai même plus la force de me rebeller. Je suis usé physiquement et psychologiquement par ces années de guerre, usé d'avoir servi de chair à canon, tout cela pour la gloire et l'ego de nos généraux.

Beaucoup ont dit haut et fort ce que je pense en silence. Je me garde bien de m'épancher sur notre misère. Pour seule récompense, ces inconscients désespérés ont été soignés par un peloton, qui leur a envoyé des calmants métalliques en plein cœur. Je me tais, je ne veux pas subir le même sort.

La porte s'ouvre, nous sursautons comme si on nous coupait les oreilles. Le maréchal des logis Robert appelle mon frère d'une voix forte, mais empreinte d'un profond regret qui laissait entendre sa désapprobation envers ce qui lui arrivait.

Je me suis levé, j'ai serré mon frère, qui visiblement était dans un état second, il ne m'a pas vu ni senti, pourtant le l'ai serré de toutes mes forces.

Tous les gars ont regardé mon frère se diriger vers la porte ou se trouvait le maréchal des logis Robert, puis ils disparurent dans l'embrasure de la porte qui distillait une lumière aveuglante.../...